Jean-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*

Paris, PUF, 2002, vi + 217 p., bibl., index, cartes (« Ethnologies »)

Georges Augustins

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18883>

DOI : 10.4000/lhomme.18883

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2003

Pagination : 291-293

ISBN : 2-7132-1805-5

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Georges Augustins, « Jean-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans* », *L'Homme* [En ligne], 166 | avril-juin 2003, mis en ligne le 08 septembre 2008, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/18883> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.18883>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Jean-François Gossiaux, *Pouvoirs ethniques dans les Balkans*

Paris, PUF, 2002, VI + 217 p., bibl., index, cartes (« Ethnologies »)

Georges Augustins

- 1 LE LIVRE s'ouvre par quatre pages magistrales où les problèmes fondamentaux tant de l'ethnicité que de la discipline qui les étudie sont posés avec un humour décapant. Mieux même, l'ethnicité est l'objet d'une ambivalence permanente qui en fait tour à tour, et souvent chez les mêmes individus, l'objet méprisé par la « civilisation » et le principe de légitimité intangible des identités.
- 2 Dans un style toujours précis et volontiers caustique, Jean-François Gossiaux consacre les trois premiers chapitres de son livre à une discussion des concepts et des points de vue avancés sur la question de l'ethnicité. Il donne ainsi l'inventaire des théories disponibles : substantialisme soviétique (entre autres), relativisme de Frederik Barth, articulation logique empruntant à la théorie des ensembles (dont on regrette d'ailleurs que l'auteur n'ait pas tiré un plus grand parti car c'est là une contribution nouvelle et originale), point de vue historiciste, point de vue structuraliste auquel Gossiaux adhère. Suivent une remarquable analyse des conditions générales dans lesquelles on assiste à une ethnicisation du pouvoir et un rappel important du point de vue de Gellner sur la naissance et le développement des nationalismes où l'émergence d'une classe d'intellectuels apparaît comme une condition essentielle.
- 3 L'ouvrage est construit autour de l'analyse de deux cas exemplaires : celui de la Macédoine, qui devient une république indépendante en 1991 après avoir été l'une des constituantes de l'ancienne Yougoslavie, et qui se cherche désespérément une source identitaire nationale ; celui des Valaques qui, n'ayant jamais eu d'État et n'en recherchant pas, s'efforcent de se constituer une identité transnationale. De ces deux figures opposées émerge, pour une fois, un portrait assez clair d'une situation qui, au non-spécialiste, apparaît totalement incompréhensible quand elle n'est pas masquée par des simplifications journalistiques outrancières.
- 4 La grande difficulté des reconstructions nationales tient, dit l'auteur, à ce que lorsqu'une nation est démantelée, on reconstruit toujours en plus petit, d'où le

pullulement des ethnies dont les effectifs varient considérablement d'un recensement à l'autre. Le problème pour chacune d'entre elles est de se forger une légitimité à exister, voire à constituer un État ; dès lors l'ethnicité s'ancre volontiers dans la pureté du sang, c'est-à-dire dans l'endogamie. Le processus n'est pas sans anicroches ni contradictions : l'histoire récente de la Macédoine est là, en effet, pour le rappeler.

- 5 Dans des pages où, une fois de plus, l'humour froid se mêle à l'érudition, Gossiaux décrit le parcours chaotique, mais fort éclairant, de la nouvelle république. Elle naît en septembre 1991, mais pas sous son nom, lequel est, depuis toujours, revendiqué par la Grèce. Des intellectuels s'élèvent contre cet interdit et la concession à laquelle il donne lieu (la république se nomme « Ancienne république yougoslave de Macédoine ») et décident de manifester devant le parlement, entraînant le peuple avec eux ; arrivés à destination ils ne sont plus qu'une poignée, quelques policiers peu concernés leur recommandent de ne pas marcher sur les pelouses, ce dont se défendent ces gens bien élevés... En réalité, explique Gossiaux, la nouvelle république ne peut revendiquer sa légitimité que dans trois registres différents : son lien supposé avec l'Antiquité, sa résistance aux Turcs et sa participation à la lutte antifasciste. Sur chacun de ces plans cependant, se trouvent des obstacles. Ladite république adopte finalement pour emblème le soleil, lequel figure sur son drapeau, à la ressemblance de celui qui a été découvert récemment sur le tombeau de Philippe II de Macédoine, exhumé malheureusement sur le territoire grec. D'où un soupçon de provocation. Quant au lien avec l'Antiquité, comment justifier les origines indubitablement slaves ? Par le Valaque répond-on, dont on aurait trouvé des traces sur le sarcophage de Philippe II, justement ! Si cela est, alors une partie seulement de la population est d'origine valaque, ce qui compromet sérieusement l'exigence habituelle de mono-ethnicité dans la revendication nationale... Quant à la lutte contre la domination ottomane, concrétisée à la fin du XIX^e siècle par l'apparition de la république éphémère du Krusevo, elle peut tout aussi bien être revendiquée par les Bulgares et s'inspire, de surcroît, de deux conceptions radicalement opposées de l'entité nationale : celle qui privilégie le territoire (et qu'adoptait la république du Krusevo) et celle de l'ethnie qui est précisément la conception de l'actuelle république de Macédoine pour laquelle les non-Macédoniens sont tout au plus des peuples « hôtes ». Quant à la troisième source de légitimité, la lutte antifasciste, elle n'est pas l'apanage de la Macédoine ; il n'en reste pas moins qu'elle doit à Tito (toujours honoré pour cette raison) sa situation d'ancienne république constitutive de la Yougoslavie. Enfin la Macédoine se trouve confrontée à un problème insoluble, idéologiquement autant que pratiquement, celui de la présence sur son sol d'une « minorité » albanaise, en fait majoritaire dans certaines régions. C'est sur une note infiniment pessimiste que se clôt ce chapitre, l'auteur rappelant malicieusement que ce n'est pas sans raison que le nom de la Macédoine est devenu chez nous un nom commun désignant un mélange...
- 6 En contrepoint de cette recherche à tout prix d'une nation-ethnie, l'auteur décrit ce qu'il nomme le « modèle valaque ». Le Valaque, c'est, d'une manière générale, « l'étranger le plus proche », c'est aussi l'ensemble des populations de langue romane dispersées le long du Danube, c'est, enfin, sous un autre nom, les descendants des pasteurs Aroumains, une population essentiellement nomade, sédentarisée depuis peu et qui s'adapte au nationalisme des autres. Un exemple très démonstratif en est donné à travers l'histoire d'une commune que l'auteur nomme Staroselo, histoire qui peut être lue de trois manières différentes : comme celle d'une communauté qui se développe sur les ruines de l'empire turc puis voit ses jeunes happés par la ville ;

comme celle d'une *zadruga* qui s'étend progressivement aux dimensions d'un village avant de se transformer en coopérative socialiste puis d'imploser pour ne laisser que des groupes domestiques anémiques ; comme celle, enfin, d'une communauté de pasteurs valaques qui tirent parti de quelques activités agricoles avant d'abandonner le pastoralisme pour finir avec une agriculture résiduelle. Quelle qu'en soit la lecture, cette histoire finit mal, tout comme le modèle valaque en somme : disparition du pastoralisme, absorption de la langue dans la polyglossie, traditions festives oubliées ; seuls se maintiennent certains stéréotypes (arrogance, opportunisme, affairisme) pas toujours flatteurs. Pourtant, les Valaques se fondent avec habileté dans la nation et passent pour « les meilleurs des Macédoniens » ; mais ils sont aussi « les meilleurs » des autres nations, d'où la tentation d'une identité valaque qui ne serait pas nationale. Ce qui amène Gossiaux à parler d'un « ethnicisme transnational » lequel s'efforce d'obtenir une sorte de reconnaissance internationale malgré le handicap que constitue non seulement sa dispersion, mais aussi la multiplicité de ses particularismes linguistiques.

- 7 L'ouvrage s'achève par une réflexion sur l'opposition fondamentale entre la vocation à l'universalisme des grandes révolutions et la tendance au particularisme ethnicisant qui les suit inévitablement. En arrière-plan se profile une loi générale, énoncée en tête de la conclusion : le pouvoir non partagé tend naturellement à son ethnicisation (tant par le rappel de mythes fondateurs que par une endogamie de fait), tandis que le pouvoir partagé (démocratique) recourt à l'ethnicité comme à « un instrument intellectuel servant à définir les *territoires* du pouvoir ». Dans ce jeu où se suivent les disparitions nationales et les revendications émergentes, les institutions internationales – et les forces dont elles sont l'expression – jouent évidemment un rôle essentiel, que rappelle Gossiaux, non sans observer que les principes fondateurs des grandes nations perdent avec le temps de leur universalisme pour s'inventer une ethnicisation. C'est là, dans une remarque finale plutôt plus optimiste que l'on aurait pu croire, le reflet de l'éternel conflit entre le mouvement (qui universalise) et l'ordre (qui « ethnicise »). « Mais l'ordre aussi finit par s'épuiser », phrase qui conclut le livre.
- 8 Tant pour la netteté de la réflexion, qui ne craint pas la généralisation dans un contexte infiniment difficile, que pour la clarté de l'exposé de situations souvent inextricables, tant pour le caractère pédagogique des références théoriques que pour l'humour en demi-teinte qui en rend la lecture agréable, cet ouvrage mérite de connaître un grand avenir.

AUTEUR

GEORGES AUGUSTINS

Université Paris-X, Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Nanterre.